



AU MILIEU DES ANNÉES 90, C'EST LA CRISE. LES DÉLOCALISATIONS VONT BON TRAIN. IL Y A PLUS DE 11 MILLIONS DE CHÔMEURS EN FRANCE ET ON DIT AUX JEUNES DE 20 ANS QUE C'EST PAS FACILE DE RENTRER DANS LE MONDE DU TRAVAIL. LA BD N'ÉCHAPPE PAS À LA RÈGLE, ELLE EST EN "PLEINE MUTATION", COMME ON DIT DANS CES CAS-LÀ.



♪ "J'aime bien "petit-déjeuner" au café d'en bas..."



♪ "Dans les tabacs les gens s'achètent des tickets de loto des tickets de poker, des banes..."

demain les poulpes

SAUT!



ALORS, TOUJOURS SUR TES COURS DE TYPO ?
TU PARLES!



COMME SI C'ÉTAIT UTILE À L'HEURE DE L'INFORMATIQUE D'APPRENDRE À ÉCRIRE À LA PLUME.



POURQUOI TU CONTINUES, ALORS ? PUISQUE C'EST LA BD TA PASSION, TU DEVRAIS TE LANCER !



PFF! LA BD, C'EST BOUCHÉ CHEZ BOUCHÉ... ÇA SE MORDE LA QUEUE, LES JOURNAUX DISPARAISSENT LES UNS APRÈS LES AUTRES.



NAN, C'EST VRAIMENT PAS FIABLE. JE PEUX PAS MISER QUE LÀ-DESSUS.

Quelle crise
Quelle belle crise
La crise est poétique

C'EST QUOI CETTE MUSIQUE ?



C'EST POLO, L'ANCIEN CHANTEUR DES SATELLITES. UNE CHANSON RIGOLOTE SUR LA CRISE JUSTEMENT...

Quelle crise
Quelle belle crise



LA POCHETTE EST JOUÉ.

Ouais, c'est kilofer qui l'a faite.

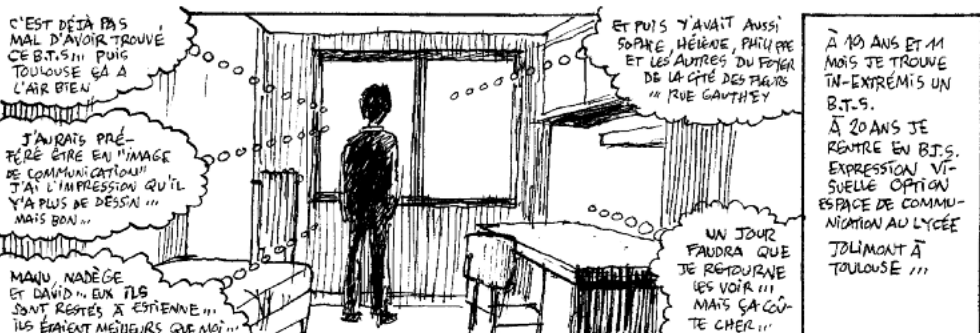
KILO QUOI ?

DES NOUVELLES DE PARIS



TOULOUSE
FIN SEPTEMBRE 1988

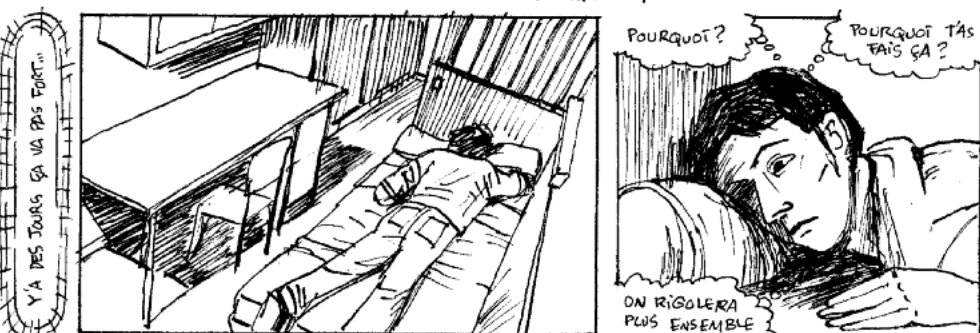
À 17 ANS ET 9 MOIS JE RATE MON BAC
À 18 ANS ET 9 MOIS JE LE REUSSIS
À 19 ANS JE RENTRE EN MANNA À L'ÉCOLE ESTIENNE À PARIS
À 19 ANS ET 6 MOIS ON M'EXPLIQUE QU'IL VA FALLAÎR QUE J'AILLE VOIR AILLEURS!!!



C'EST DÉJÀ PAS MAL D'AVOIR TROUVÉ CE B.T.S.!! PUIS TOULOUSE ÇA A L'AIR BIEN
J'AURAIS PRÉFÉRÉ ÊTRE EN "IMAGÉ DE COMMUNICATION" J'AI L'IMPRESSION QU'IL Y'A PLUS DE DESSIN!! MAIS BON...
MANU, NADÈGE ET DAVID... EUX ILS SONT RESTÉS À ESTIENNE... ILS ÉTAIENT MEILLEURS QUE MOI!!!

ET PUIS Y'AVAIT AUSSI SOPHIE, HÉLÈNE, PATI... ET LES AUTRES DU FOYER DE LA CÔTE DES FLAITS "RUE GAUTHÉY"
UN JOUR FAUDRA QUE JE RETOURNE LES VOIR!!! MAIS ÇA CÔTE CHER!!!

À 19 ANS ET 11 MOIS JE TROUVE UN B.T.S.
À 20 ANS JE RENTRE EN B.T.S. EXPRESSION VISUELLE OPTION ESPACE DE COMMUNICATION AU LYCÉE JOLIMONT À TOULOUSE!!!



Y'A DES JOURS ÇA VA PAS FORCÉ!!!

POURQUOI?

POURQUOI T'AS FAIS ÇA?
ON RIGOLERA PLUS ENSEMBLE



POURQUOI... J'AI SI MAL?
1-21



ET PUIS DES JOURS IL EN RENTRE TRAVAIL DE JOLIMONT!!!



HA! DU COURRIER!



OUAIS! DES NOUVELLES DE PARIS
C'EST MANU QUI M'ÉCRIT

POURQUOI C'EST COOL... IL M'A PAS OUBLIÉ
VOYONS VOIR

HA HA HA... TROP FORT SA BÈDE!!!
À MOT MAINTENANT DE TROUVER LA SUITE!!!

AVEC MON AMI MANU ON AVAIT MIS AU POINT PAR CORRESPONDANCE UN SYSTÈME DE BÉBÉ EN TAC-O-TAC...
OUTRE LE FAIT DE SE DONNER DES NOUVELLES DE NOS VIES INSTANTANÉES CE PETIT EXERCICE NOUS PERMETTAIT DE FAIRE ET D'EXPÉRIMENTER LA BANDE DESTINÉE SANS CONTRAÎNTE DE FORMAT OU DE TECHNIQUE... DANS LA PLUS GRANDE LIBERTÉ DE TON.



QUAND J'Y PENSE "IL EST COOL" CE MANU
IL M'EN A PAS TROP VOULU D'ÊTRE SORNI (EUPHÉMISME) AVEC NADÈGE

ELLE ÉTAIT GENTILLE AVEC MOI... MAIS ELLE A UN COUPAIN...
MERDE! BIEN LA RENDEZ NADÈGE... ET REPARTE DE L'ÉPAGNE... S'ENVAIE AVEC ELLE

BON... MOI AUSSI, J'AI UNE COPINE
QUAND ELLE A APPRIS, QUE JE L'AVAIS TROMPÉE ELLE A PÊTÉ LES PLUMES...
MAIS J'EN PEUX PLUS... ELLE EST VRAIMENT TROP TARÉE CETTE SYLVIE.

ELLE M'A DIT QU'ELLE AVAIT SE SUICIDER... ME DIRE ÇA UN AN APRÈS LE SUICIDE DE MON FRÈRE... C'EST DÉGÉNÉRESCÉ!
ET VOILÀ... CHUIS TOULOUSE AVEC CETTE FOLLE.

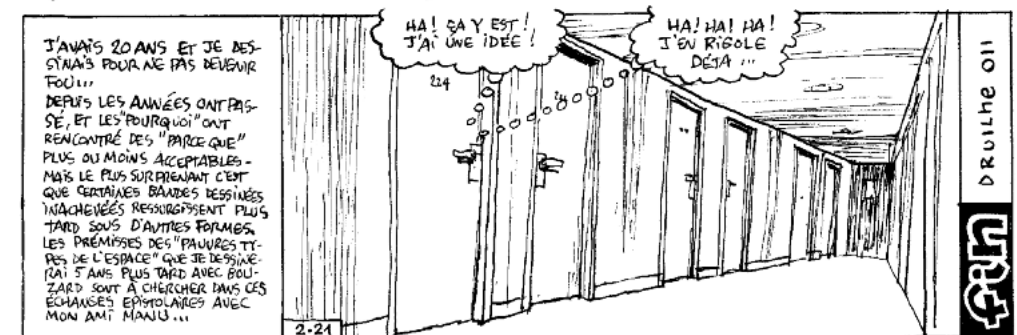


MERDE! J'ÉTAIS BIEN À PARIS...
JE L'AVAIS PAS SUR LE DOS TOUTS LES WEEK ENDS
PEUT-ÊTRE QU'AVEC LE TEMPS ELLE S'ARRANGERA

POURQUOI ELLE ME LÂCHE PAS?
POURQUOI ELLE ME LÂCHE PAS?
D'UNE MANIÈRE OU L'AUTRE FAUDRA QUE J'ARRIVE À ME CASSELL...

J'AI DES ÉTUDES À FAIRE... APRÈS FAUDRA QUE JE TROUVE UN BOULOT ET ELLE ME TROMPE TROP D'ÉNERGIE!!!
ELLE ME FOUT LE MORAL À PLAT!

HEUREUSEMENT Y'A MANU!!!



J'AVAIS 20 ANS ET JE DES STINAIS POUR NE PAS REVENIR TOU...
DEPUIS LES ANNÉES ONT PASSE, ET LES "POURQUOI" ONT RENCONTRÉ DES "PARCE QUE" PLUS OU MOINS ACCEPTABLES... MAIS LE PLUS SURPRENANT C'EST QUE CERTAINES BANDES DESTINÉES INACHEVÉES RESSURGISSENT PLUS TARD SOUS D'AUTRES FORMES... LES PRÉMISSSES DES "PAUVRES TITRES DE L'ESPACE" QUE JE DESSINERAI 5 ANS PLUS TARD AVEC BOUZARD SONT À CHERCHER DANS CES ÉCHANGES ÉPISTOLAIRES AVEC MON AMI MANU...

HA! ÇA Y EST! J'AI UNE IDÉE!

HA! HA! HA! J'EN RIGOLE DÉJÀ!!!

DRUILHE OUI

MILLE NEUF CENT QUATRE VINGT TREIZE



Ma pire année.
La meilleure aussi.
Un grand cru donc.



En 93,
j'avais vraiment
autre chose à foutre.
Il faut le dire.



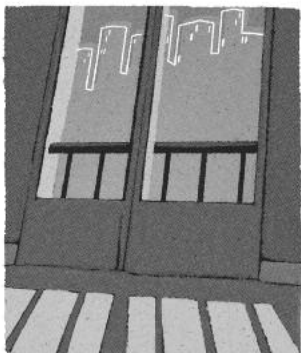
Dans les kiosques,
fin 80 début 90,
on pouvait lire de la
bande dessinée.
Je crois me rappeler
des baffes prises
à la découverte de
USA magazine puis
de la version souple
du manga d'Otomo.



Et puis il y avait des
choses excitantes
ailleurs. Broken était
sorti, Début déboulait,
on était entre Blue
Lines et Protection.
Et puis Rise, Pork
Soda, Black Sunday, In
Utero, Analogue Bub-
blebath 3, Undertow,
Enter The Wu-Tang...

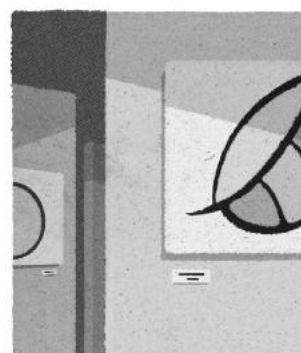


L'envie de
mes 15 ans avait
bien disparue.
Je n'imaginai pas
un seul instant
qu'il puisse, en bédé,
se passer ce que
j'observais
ailleurs.



Mais 1993 ?
La mort pour de rire
de Superman et
de Red Richard ?
La vraie mort pas
drôle de Kurtzman ?
Bilal qui finit sa
trilogie ?

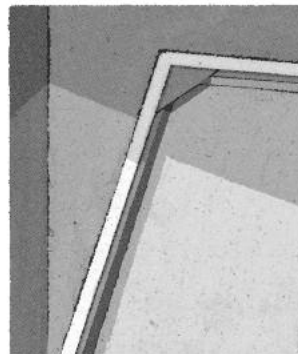
C'était surtout
la première année
loin de la maison
familiale,
étudiant dans la
«grande ville».



Je passais ma vie
au «Mur du son»,
en haut de la rue
de la République
comme d'autres
devaient passer
leurs week-ends en
conventions et autres
festivals bédé.



Alors
la bédé hein...



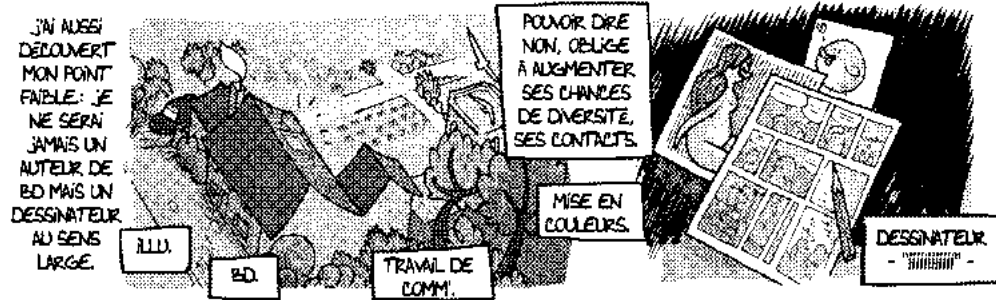
Je connaissais
mieux les pochettes
Alternative Tentacles
et les sérigraphies
au dos des Santa
Cruz que le nom
des éditeurs.



En 93,
je ne lisais pas de
bandes dessinées.
Je ne voulais pas
en être.
Et c'était bien.



15 ANNÉES PLUS TARD, MON SUPER-POUVOIR NE M'A PAS QUITTÉ ET IL M'IMPOSE TOUJOURS L'ISOLEMENT. LORSQUE LE SIFFLEMENT EST TROP PRÉSENT, C'EST LE SIGNE QUE LES CHOSSES NE SE PASSENT PAS BIEN ET QUE QUELQUE CHOSE DOIT CHANGER. COMME SPIDERMAN, C'EST MON ALERTE PERSONNELLE POUR ME PRÉVENIR DU DANGER, ME FAIRE DIRE NON.



1987

par L.L. de Mars

Il n'y pas besoin de lire *Aden Arabie* pour savoir qu'avoir vingt ans est une belle saloperie à vivre ; pour peu que vous ayez un peu de cervelle et quelques désirs affirmés de vous arracher aux lieux communs, vous serez, par les plus âgés, toisé dans le pire des cas et regardé avec attendrissement dans le meilleur. Si par malheur vous énoncez avec fermeté des positions intellectuelles séditeuses ou tout simplement neuves, des choix artistiques singuliers, qui donc vous regardera autrement qu'un esprit atomisé en attente d'un corps solide et d'un peu de raison ?

Mon propre entourage de contemporains — du lycée à l'université — véhiculait déjà largement la lourdeur infectieuse de leurs parents : haine atavique des intellectuels, conservatisme artistique, lâcheté politique, hideur morale, bêtise satisfaite, inculture érigée en règle et dix huit trains de retard systématique sur tout. Chez leurs aînés, ce qui avait été encore un peu chair s'était figé lentement en os. Il m'a fallu attendre l'âge de 35, 40 ans pour qu'enfin on commence à m'écouter autrement - c'est-à-dire avec gêne - et à me regarder simplement comme un dégénéré. Enfin, s'est arrêtée la litanie condescendante des « tu verras, tu changeras » et ma vie sociale s'est graduellement dépeuplée des gens nuisibles à ma santé, soit d'à peu près toute l'espèce humaine. Il faut rester vigilant : ceux à qui le monde appartient déjà (les optimistes, selon Bierce, qui sont fatalement de belles crapules) s'imaginent facilement que la conversation leur est un dû. La mienne n'est un dû pour personne, c'est ma seule vraie victoire sur le temps passé. Voilà pour mes vingt ans et le reste... Évidemment, toute cette cochonnerie est anhisto-

rique, sans lien déterminé avec ma propre jeunesse. J'imagine ces rapports, ces dispositions, d'une bien triste éternité : la jeunesse d'Hérodote devait être un enfer, et malheur à la chétive créature pleine de vrais appétits qui a vingt ans en 2011. Comme elle doit se sentir abandonnée de tous!

D'une manière générale, j'aimerais bien que ce texte rende perceptible combien il est vain, et même franchement malsain, de chercher à fixer les époques, à en arracher les passagers à leur propre singularité pour préférer les avaler dans des notions de siècle, de générations, de périodes. L'histoire des mentalités est un cul de sac ⁽¹⁾, et le pire tour à jouer aux humanités en révolte, singulières, isolées, est de les noyer dans leurs décennies prétendument établies en toutes valeurs (« Ah, mais dans les années 10, tout le monde est colonialiste ! », « Ah mais dans les années 30, tout le monde est antisémite ! ») en créant pour eux la catégorie miraculée des exceptions ⁽²⁾ pour cacher sa propre lâcheté sous le tapis. Le roseau pensant à une fâcheuse tendance à naître et mourir courbé ; que pourrait-il savoir de ce qui se passe un peu au-dessus de sa tête ?

Il faudrait tenter de rendre palpables à la fois ces années-là (c'est en 1987 que j'ai vingt ans) et ma propre jeunesse comme condition, sans réduire circonstances, situations, productions, à de simples signes fétiches ; redonner plasticité et ambiguïté à une période donnée, c'est la redonner possiblement à toutes. *L'histoire*, non serviam, est un cauchemar dont j'aimerais me réveiller ⁽³⁾.

Il y a des chances pour que ma relation des années 80 soit désordonnée : j'y laisserai apparaître dans les clignotements bordéliques du souvenir, les événements, les rencontres etc., comme sont profondément désordonnées elles-mêmes l'acculturation et la construction du monde chez un homme en formation. Possible également que quelques dates se superposent, s'emmêlent, que la chronologie se disloque : je n'ai aucune envie de fouiller dans ma vie avec méthode.

C'est assez simple et vite convaincant de balancer un mépris panoptique sur une période comme celle-là, quand elle est aussi perceptiblement indigne : il n'y a

(1) Jean Wirth, *La fin des mentalités* (dossiers du GRIHL 1988)
 (2) *Exemptio probat regulam...* L'exception met la règle à l'épreuve (Bierce)
 (3) J. Joyce

aucun besoin d'instruments d'optique compliqués pour ça. C'était très visiblement merdique et la place de la bande dessinée comme celle des autres disciplines accompagnait le saccage généralisé. La vie politique française - à vrai dire la vie politique de la plus grande partie du machin occidental - se calfeutrait dans le chant du Marché comme double du monde, comme double ÉVIDENT et NATUREL du monde. On pourrait déduire de cet énoncé que nous ne l'avons pas vraiment quitté en 2011 ; ce serait écarter la profonde mélancolie qui accompagne aujourd'hui l'évocation de ce double monstrueux (le souvenir de la défaite n'a probablement pas le pouvoir de mobilisation de la guerre). La forme dévastatrice du libéralisme de l'époque serait, je crois, assez difficile à imaginer pour un jeune type d'aujourd'hui... C'était une espèce de fête continue, brailarde et colorée, de la marchandise. Je ne dis pas que cette chenille multicolore et bruyante ne sillonne plus notre espace (la *Fête de l'entreprise*, reconduite chaque année, en est un marqueur accablant), mais chacun de ses pas entraîne protestations et rejets sur son passage. Or, c'était à cette époque-là un flux qui touchait tout phénomène, toute activité, qui transformait en merde kitsch chaque moment de la vie, chaque objet, chaque son. C'était la foutue joie copine de l'assouvissement totalisé barbouillée par Jean-Paul Goude. La publicité était considérée sans questionnement comme une forme d'art moderne, comme la démonstration qu'art et réussite sociale s'accomplissent de concert au service de la marchandise.

C'était si puissant que j'ai encore l'impression d'avoir traversé quatre ou cinq ans de vie civile en état d'hypnose. La peinture célébrait en France son accès triomphal à la connerie en singeant les traits les plus caricaturaux d'une bande dessinée réduite à ses enfantillages (*Figuration libre*), pendant qu'elle gâtifiait son histoire en Allemagne (*Nouveaux fauves*) et qu'elle abolissait la sienne dans le pudding post-moderne en Italie (*Transavant-garde*).

Un peu partout, la ligne claire dégénérait en une série de dessins de coiffeurs assez contents d'eux-mêmes, d'une nervosité toute feinte et poseuse. Le succès de cette imagerie décorative encourageait la paresse du plus grand nombre de dessinateurs et le passage machinique à l'illustration, au poster, au calendrier, à

la babiole. Certains sont toujours présents et déroulent infiniment les bandelettes de la momie ligne claire dans des récits aussi inoffensifs qu'indistincts. Ce qui avait été une lecture des années 50 critique et acerbe par Chaland, devenait la célébration de ces mêmes années par le clinquant redoublé de leur propre propagande marchande. Les choses étaient rentrées dans l'ordre et le conservatisme pouvait épingler un fétiche de plus à son costume de ville.

Aujourd'hui, les conservateurs on gardé cette habitude de se présenter comme les fleurons du modernisme, mais personne n'est dupe de leur archaïsme fondamental : le ton de papa a repris, à quelques exceptions prêt, la place qu'il avait cédé au bavardage copain pendant presque vingt ans.

Le plus gros des autres publications se partageait entre le retour à une bande dessinée historique desséchée d'académie, le retour de genres tombés en désuétude (comme l'héroïc-fantasy) et le bégaiement des formes enfantines franco belges. Il n'y aurait rien à redire là-dessus (je n'étais après tout pas plus concerné par ce type de publications à l'époque que je ne le suis aujourd'hui par celles de Delcourt ou de Glénat) s'il n'y avait eu ce sale goût laissé dans la bouche par un renouveau inattendu de formes archaïques. Quelque chose comme un retour à l'ordre jusque dans le parc pour enfants.

Ce n'étaient pas les auteurs ni l'invention qui manquaient, pourtant ; on voit mal pourquoi une époque serait plus inféconde en esprits vifs qu'une autre. Pour juger du très large spectre des voies explorées il suffit de s'imaginer alors découvrant les œuvres de Muñoz et Sampayo, de Glen Baxter, de *Elles sont de sortie*, de Poussin, Barbier, Teulé, Shlingo, ou encore d'ouvrir la seule collection Pied Jaloux des Humanos qui avait présenté un éventail de livres incroyables et beaux, ceux de Masse, Eberoni, Claveloux, Burns etc. Tout ceci était, très littéralement, étonnant. Mais tout ceci faisait déjà partie du passé. Après le milieu des années 80, période à laquelle je reviens somnambuliquement d'une année désastreuse à l'école de BD d'Angoulême, il n'y a plus un éditeur prêt à miser un kopeck sur toutes ces merveilles.

Certains auteurs se sont arrimés, espaçant leurs publications en attendant des jours meilleurs, d'autres ont abandonné toute écriture de bande dessinée.

J'en parle évidemment aujourd'hui riche d'une analyse rétrospective, avec cette volonté de clore qui fait balayer tout obstacle aux généralités tentantes ; mais il m'aura fallu en vérité quelques années pour comprendre que quelque chose s'était effectivement brisé, que j'allais devoir moi aussi, sans doute, lâcher la bande dessinée.

En 1987, J'ai encore très fraîchement en tête les murs de réprobation rencontrés à l'école d'Angoulême deux ans plus tôt pour n'importe quel aspect de mon travail : dessin pas fini, histoire incompréhensible, etc. Sans la rencontre providentielle avec Forest, je crois que j'aurais déjà balancé à ce moment-là toutes mes planches. Sans cette rencontre, en tout cas, qui s'est clairement déroulée *contre* cette situation pédagogique grotesque, ce passage à Angoulême n'aurait été qu'un échec sans nuance. Je repars sans avoir vraiment foutu grand-chose de remarquable, mais avec les bases jetées d'un stimulant boulot théorique à venir.

Je m'installe à Rennes, je rentre à l'université. Doux crétin provincial, j'en attends un bouillonnement créatif et intellectuel susceptible de réparer le gâchis Angoumois. Je n'y resterai pas plus d'une année et demi (j'apprends assez vite à ne plus travailler contre moi-même). Un petit bouquin doit sortir bientôt, chez Futuropolis, un petit livre dans la collection X. Je ne me doute pas encore que tout ça est en train de mourir, que le livre ne se fera pas, pas encore alerté par la forte odeur de sapin dans l'air. Je me doute encore moins de la chance extraordinaire que représente l'abandon de cette publication (*Un portrait de l'artiste avec son chien vers 1960*), non seulement parce que ce livre est très mauvais, mais surtout parce que je vais pouvoir apprendre à faire ce qui est aujourd'hui encore le moteur même de mon existence et de mon travail : me perdre.

À ce moment-là, dans le champ de mes pratiques comme dans celui de mes lectures, la bande dessinée est très loin d'occuper une place centrale, quotidienne ; c'est plus sourd que ça, c'est une lubie qui ne se manifeste que très rarement sous la forme de planches, c'est un paradigme emportant toutes sortes d'autres

disciplines dans son système, c'est une perspective théorique qui ne me quitte pas, c'est la forme même de ma procrastination. J'accumule les notes sur d'in vraisemblables récits réticulaires à venir, je bâcle pour *Kitsch magazine* des planches saturées de textes croisés qui sont plus des mémos de travaux à faire que de véritables récits lisibles ; je passe d'innombrables nuits de conversations à formuler ce qu'une bande dessinée, idéalement, SERAIT. Si quelque chose trahit une certaine lucidité devant l'état réel de son mode de diffusion, de lecture, devant son avenir immédiat également, c'est sans doute cette façon de repousser l'écriture de bande dessinée dans un futur possible. La chose dont je ne doute pas alors - je n'aurais trouvé aucun allié à l'époque pour défendre cette position - c'est de la puissance sans comparaison de cette discipline devant toutes les autres et la possibilité d'y voir apparaître les plus grandes œuvres d'art.

D'un point de vue social, ce n'est pas du tout le biotope que je me donne alors. J'ignore à peu près tout du monde de la bande dessinée et ses rares apparitions dans mon champ de vision me navre. À vrai dire, tout ce qui ressemble à un monde, rapidement, me navre (trait qui s'est un peu adouci chez moi : je n'ai plus d'urgence à trouver ma *place*). Je travaille alors à des lectures publiques qui m'entraînent assez vite dans la société des poètes - qui me navre -, à des expositions de peintures et des installations conduisant assez vite à de navrantes navrerries ; j'aurai tout le loisir ultérieurement de me navrer du monde musical. En attendant, je dessine déjà de moins en moins et de belles amitiés m'amènent à écrire beaucoup plus. Si tous les milieux que je traverse sont touchés par la même paresse et la même complaisance à se broder des coussins, aucun autant que celui de la bande dessinée n'en tire cette folle satisfaction. Ce que j'observe alors, et que je note : c'est un milieu de vie ralenti par les paradoxes culturels auxquels s'arment ses acteurs ; un de ceux où l'on rencontre beaucoup d'idiots hautains qui se sentent renforcés de leur abdication, qui croient avoir liquidé une pensée quand ils la balancent dans les filets de la poésie (dont, évidemment, ils ne savent rien que l'école des poncifs) ; c'est le côté bourgeois balzacien de créatures qui, paradoxalement, ne se sentent jamais aussi pleines de leur supériorité